

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 49

Artikel: On demande des maris : (suite)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Albert ! mon cher Albert ! balbutiait M^{me} P..., revenant lentement à la réalité.

M. Z... saisit son gendre par le bras.

— Alors, tu n'es pas mort, à ce qu'il paraît ?

— Plait-il ?

— Oui, tu ne t'es donc pas noyé ?

— Moi !!

— Suicidé ?...

— Moi !!! pas le moins du monde. Pourquoi ?

— Parce que, dans une demi-heure, on allait te mener au cimetière.

— Comment ?

— Regarde.

— M. Z..., passant dans une chambre voisine, entr'ouvrit les contrevents. Un cercueil, en face de la porte, reposait sur deux tabourets.

— Qui est là-dedans ?

— Toi.

— Quelle bêtise !

— Du moins, celui que l'on a pris pour toi.

— Je ne comprends pas un mot à cette comédie.

Sa femme, ayant recouvré la parole, lui donna le mot de l'énigme. Trompée par un vêtement pareil à celui de son mari, par une ressemblance quasi imaginaire, — car le défunt était presque méconnaissable, — elle pleurait son époux mort qui se portait à merveille.

— Mais toi, d'où viens-tu ? demanda-t-elle enfin.

— Moi, ma chère, de Chillon, tout simplement. J'avais cinq semaines de salle-de-police à faire, pour avoir souffleté ce sergent, tu sais, le jour de l'inspection. Je craignais de te faire trop de peine, de t'effrayer, en te disant où j'allais ; mais, sapristi, ce ne fut pas le parti le plus sage. Qu'allons nous faire, à présent ?

— Oui, qu'allons-nous faire ? répétèrent en chœur les assistants.

— Si vous voulez m'en croire, faisons exactement comme si Albert n'était pas revenu, dit le beau-père, cela nous évitera une foule d'ennuis. Jusqu'à quand faudrait-il garder ce... Comprenez-vous ? Albert, vas te cacher par là, à la cuisine ou au grenier, et demain tu iras chez le juge de paix. Alors, ma foi, la justice se débrouillera comme elle pourra, c'est son affaire.

Le pasteur arrivait, Albert disparut. Chacun reprit, tant bien que mal, un air de circonstance et après le culte, le convoi partit.

Par les volets entrebâillés, Albert, tout rêveur, assistait à son enterrement. La présence de nombreux amis suivant le cercueil lui fit une agréable impression.

Au retour, tandis que les parents s'arrêtaient dans un cabaret, et que les amis s'éparpillaient par les rues, Henri B..., ex-amoureux de M^{me} P..., accourait au domicile du défunt, dans l'espoir qu'un peu de compassion lui serait un bon point pour l'avenir. En montant l'escalier, il s'efforçait de prendre un visage triste, désolé ; il heurta discrètement et la porte s'ouvrit : Albert lui-même était devant lui !... Il demeura abasourdi, la bouche ouverte, les yeux démesurément agrandis par la peur inexprimable que lui causait cette vue terrifiante. Soudain, il fit demi-tour, sans dire une parole, descendit les esca-

liers quatre à quatre et disparut, courant comme s'il avait eu le diable à ses trousses.

Le soir même, Albert écrivit la lettre suivante au juge :

« Monsieur,

» Après cinq semaines d'absence, j'arrive juste à point pour assister à mon enterrement. Ce n'est pas amusant du tout, monsieur. Ma femme faillit mourir de peur à ma vue ; mes parents, qui me pleuraient un instant avant, pensèrent trépasser de frayeur. Cependant, convaincus de plus en plus que j'étais bien Albert P..., en chair et en os, et non point un revenant, ils se remirent peu à peu de leur surprise. Mais songez dans quel cruel embarras je me trouve, enterré comme je le suis ! Je n'ose mettre les pieds dehors avant que l'erreur dont je suis victime n'ait été reconnue publiquement, sans risquer de mettre tout le monde en fuite. Un de mes amis, qui m'avait accompagné au cimetière, vint, au retour, frapper à ma porte. Sans prendre garde que j'étais mort, j'allai ouvrir moi-même. A mon aspect, il pâlit affreusement, sans dire un mot, me tourna les talons et disparut.

» Je viens d'apprendre qu'il rentra chez lui en proie à une crise de nerfs terrible.

» Vous le voyez, monsieur, il m'est impossible de sortir, et vous prie instamment de faire cesser au plus tôt cette lugubre comédie.

» Agrérez, etc.

Albert P... »

C. J.-C.

On demande des maris.

(Suite.)

Nous nous sommes souvent demandé quel est le rôle de la toilette dans les préférences des aspirants au mariage. Nous pensons, depuis longtemps, que les jeunes gens, tout en prisant un costume gracieux et fait avec goût, sont amenés à se demander ce qu'il coûte : c'est le commencement de la sagesse ou celui de la désertion. Car aujourd'hui, la question sociale — des budgets — est brûlante.

Non seulement les états ont des budgets qui ne bouclent pas, mais le nombre des familles qui se débattent sous l'étreinte de budgets asthmatiques est légion.

Cette lutte de tous les jours entre les habitudes prises dans des temps meilleurs, et le besoin de faire des économies, use beaucoup d'hommes vaillants au travail, mais trop faibles pour remonter leur rocher de Sysiphe, pour rompre avec un certain confort et sortir de l'ornière accoutumée.

La femme, qui est l'économe de la famille, et qui a tant de ressources et de dons si précieux et si divers, se montre souvent inhabile à conduire une retraite honorable. Elle est liée par ses relations pour elle et pour ses enfants, elle craint de déchoir et souffre dans sa fierté native.

Faire le sacrifice d'un volant ou d'une plume, renoncer à un thé pour ne pas en offrir un autre, à quelque chose de cuisant pour elle.

Une fois le ménage embarqué dans la galère du déficit, il est livré à tous les hasards. La vie commune cesse d'être gaie, les discussions tournent facilement à l'aigre-doux, l'intimité se relâche, la

confiance s'émousse, l'abandon n'existe plus : c'est la faillite de l'amour !

Ces faits sont malheureusement si fréquents de nos jours, qu'il n'y a rien d'étonnant que des jeunes gens trouvent l'entreprise du mariage au-dessus de leurs forces et s'arrêtent au seuil de l'hymen.

Il en résulte qu'actuellement dans nos petites villes, il y a un nombre absolument anormal de jeunes filles à marier, qui malgré des avantages physiques, moraux et financiers, et le besoin de donner leur cœur, ne trouvent pas à le placer. Et cela pour le plus grand dommage de notre pays.

Pour ramener un peu d'activité dans les mariages, il faut absolument faire un effort dans le sens de la simplicité en tout, et donner à nos filles des notions plus exactes des choses qu'elles doivent savoir pour remplir leur vocation future.

Il faudrait aussi faire en sorte que les jeunes gens, des deux sexes, aient quelquefois l'occasion de se rencontrer, et non pas les parquer dans de petits clans, où ne fleurissent que les ronces de la critique.

LE CARRIER.

On crâno petit tailleu.

Stosse, l'est on histoire que s'est z'âo z'u passâie y'a dza on boquenet grandteimps et dein on pàys étrandzi. Cein porrai bin arrevà que y'aussè dâi dzeins que ne la voudront pas crairè se l'oïessont contà; eh bin! po provà que cein n'est pas dâi dzanliès, la vouaïque imprimaie.

On petit botasson dè cosandâi, pas pe hiaut que 'na bouenna, travaillivè on dzo à croupeton su on tabouret, après lè botenirès d'on diéton, quand l'ôut passà que dévânt onna fenna qu'offressâi dè la cranma à veindrè. Noutron petit gaillâ, qu'étâi prâo morfrelet, âovrè sa fenêtra et criè à clliamartchanda dè lâi ein apportâ.

— Diéro vo z'ein faut-te ? se lâi dit la fenna, ein entreint dein sa boutequetta ?

Duè z'oncès à duè z'oncès et demi, se repond lo pequa-pronma.

La fenna eimbétâie d'être d'obedjà dè sè déreindzi po 'na gottetta dinquie, la lâi pézâ, mâ s'ein allâ ein bordeneint.

— Ora, sè peinsâ noutron tailleu, on sè va goberdzi; panse, redzoie-tè ! et l'allâ sè copâ on bocon dè pan po sè fère onna crota âo bûro dè cranma; mâ quand l'eut eimbardouffâ son pan, lo posâ su lo bet dè la trabilia ein atteindeint que l'aussè fini sa cotériâ dè fi, après quiet vollie sè mettrè à fère lè dix z'hâorès; mâ lè motsès, que ne cratchont pas dein lo verro quand s'agit dè medzi dè la cranma, étiont dza après la bouna pedance dâo chénidre.

— Volliâi-vo vo ramassâ dè perquie, et âo pe vito, vermenès que vo z'itès, se lâo fâ; n'est mardjou pas por vo que y'é fè tant dè dépeinsa ! Mâ lè motsès, que ne compregnont pas son baragouinadzo, ne budzivont pas, et lo tailleu, furieux contre clliâo pestès dè bêtès, preind on pantet dè veste, que n'étâi pas onco appondu, et rrrâo ! lâo tè fot 'na tola ramenâie que i'ein restâ 7 étertiès su la cranma.

— Diabe ! fe lo gaillâ, après lè z'avâi comptâies; 7 d'on coup ! su tot parâi on rudo lulu ! faut que tota la vela et que tot lo mondo lo satsè; et sè fa-

brequa 'na cheintere iô brodâ dessus ein balla barta: Y'ein escofiyo 7 d'on coup ! Sè décidâ adon à corrè lo mondo, kâ peinsâvè qu'on tot luron n'étâi pas fé po restâ dein 'na crouie petita boutequa dè tailleu et après avâi reportâ l'ovradzo, sè bocliâ sa cheintere su sa roulière, fourrà dein sa catsetta on bocon dè cérè que restâvè dein son boufet, et on petit osé que tagnâi dein 'na dzèba, et après avâi clliou lè contrévents et cotâ la porta, catsâ la clliâ su on tralet et modâ roulâ sa carcasse pè lo mondo po fère vairè sa balla cheintere.

(La suite deçando que rint.)

LE SECRET DU CAPITAINE

VIII

La visite achevée, les trois hommes descendirent l'escalier. En rentrant au vestibule, le capitaine prit la main du lieutenant :

— Je vous remercie, mon ami, dit-il, de m'avoir ramené ici.

— Mais ce n'est pas tout, s'écria d'Avril. Il nous reste à voir le salon.

— Oh ! c'est une pièce bien nue et bien froide, à la campagne...

— Entrons toujours ; c'est ici, n'est-ce pas, à droite ? Le capitaine ouvrit la porte et poussa un cri de surprise.

Le salon était éclairé par plusieurs lumières : au milieu, se tenait M. Luzat, ayant au bras sa jeune femme, et, près de lui, à sa droite, un peu en arrière, pâle et inquiète, sa belle-sœur, M^{lle} Gabrielle Marin. Dans le fond, près de la cheminée, rayonnait le bon visage de M. Luchaud.

D'un coup d'œil, le capitaine reconnut tous les personnages de cette scène étrange. Il fit quelques pas, comme en chancelant, puis, se retournant, le front pâle et les dents serrées :

— Lieutenant, dit-il, que signifie ?...

Mais M. Luzat, s'avançant vers lui, l'interrompit aussitôt :

— Capitaine Darad, dit-il, permettez-moi de vous présenter ma femme, M^{me} Luzat, et ma belle-sœur, M^{lle} Gabrielle Marin...

Le capitaine, interdit, répéta machinalement :

— Mademoiselle... Gabrielle ?...

— Oui, capitaine, et pardonnez-nous d'être venus ici, chez vous, chez vos parents, pour réparer autant que nous le pouvions, par cette démarche, les torts qu'on a eus envers vous dans le passé.

Puis, se tournant vers la jeune fille, tandis que le capitaine, saisi d'une émotion profonde, frémissait de la tête aux pieds :

— Et vous, ma chère sœur, dit-il, vous croyiez voir un coupable, un homme qui, après vous avoir aimée, vous avait abandonnée pour la vie des camps ? Eh bien ! non, vous étiez l'un et l'autre dans l'erreur, et j'espère que vous nous saurez gré tous les deux de vous avoir éclairés. C'est un malentendu fatal qui vous a divisés et qui a brisé votre beau rêve.

En entendant parler son beau-frère, Gabrielle avait laissé tomber sa jolie tête sur l'épaule de sa sœur, et le léger mouvement de ses épaules indiquait seul la violence de son émotion.

M. Luzat fit encore quelques pas vers le capitaine Darad :

— Vous, capitaine, dit-il, vous voyiez en nous des ennemis ; vous croyiez sans doute que depuis longtemps j'avais usurpé les joies et le bonheur que vous aviez rê-